Chronique des livres

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **29 (1961)**

Heft 12

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

cule, il m'avait délégué un vrai nègre, porteur de son cadeau de Noël. Il savait bien qu'on ne peut refuser un paquet des mains du Père Noël, que dis-je? du roi mage Balthazar, et qu'ayant accepté le portrait, j'accorderais le pardon. Je l'accordai d'enthousiasme, et ne pouvant embrasser mon ami, j'embrassai les deux nègres, l'un plus longuement que l'autre. Puis je fixai celui de carton à la paroi, aidé grandement par une «main noire», qui n'avait rien de celle d'un brigand. A Minuit, Balthazar voulut m'accompagner à l'office que nous suivîmes pieusement. Et tous deux de retour à la maison (car il était trop tard pour le laisser rentrer seul dans sa roulotte glacée), nous fîmes honneur aux reliefs du poulet, des hors-d'œuvre, des friandises, des vins et des liqueurs, déjà fortement entamés par mon invité, qui n'avait pas attendu que je l'y convie pour se servir copieusement; c'est ce que j'appelle «se sentir partout à la maison». Puis ce fut le tour des cigarettes et des confidences; le jeune homme me raconta son histoire vraie ou fausse, si touchante, que mon admiration pour sa beauté se doubla de sympathie pour ses malheurs. Les heures passaient; les bougies s'éteignirent une à une. Mon compagnon s'étendit sur le divan et s'endormit du sommeil du juste; tandis que je m'enfilais dans mon lit, moins large maintenant que j'étreignais et embrassais follement mon oreiller, baptisé pour la circonstance... baptisé comment? Jean-François? Balthazar? Je ne me souviens plus d'un tel détail; en pensée, l'infidélité est admise. Dois-je ajouter que ce fut un de mes Noëls les plus beaux, qui m'a laissé au cœur un ineffable souvenir d'émotion et de tendresse comblée. C'est depuis lors que je crois de nouveau au Père Noël.

Jean-François et moi nous avons fait la paix dès le lendemain 25, et juré que jamais plus une guerre de Sécession en miniature ne nous dresserait l'un contre l'autre. Nous avons repris nos bonnes soirées d'antan, consacrées, je m'empresse de le dire, à la seule conversation, aux concerts, à la promenade, à la photographie. Et pour remplacer le portrait du nègre dans la nursery, j'ai fait cadeau à Bébé d'une tapisserie avec les animaux de Walt Disney, brodés au point de croix. Puisse Noël qui vient, être pour tout le monde, pour vous cher lecteur, comme pour Jean-François et pour moi, une fête de paix et d'amitié — et comme pour Balthazar, l'occasion d'un joyeux réveillon.

Bichon.

Chronique des Livres

Je ne sais qui a écrit: «la critique est facile mais l'art est difficile». Sûrement pas un critique! Car, en matière de littérature et, particulièrement de littérature à tendance homosexuelle, s'il y a très peu d'élus il n'y a pas beaucoup d'appelés; autrement dit, il est difficile de trouver un livre de qualité dans une production peu nombreuse. Pour ne pas risquer de laisser passer la chance d'un bon livre à recommander, le critique doit avaler tout ce qui paraît susceptible d'intéresser ses lecteurs, ce qui est le plus souvent indigeste et ne lui laisse cependant aucune matière pour sa chronique. Quand on en a dit: «Ne perdez ni votre temps, ni votre argent, ni votre goût de lire en compagnie d'une telle sottise», il n'y a rien à ajouter.

Ces réflexions me sont inspirées par un livre de Pierre Frank: «Un si joli petit monde», (I). Description d'un petit monde pas joli du tout, littérature bassement populaire employant le style et les poncifs typiquement 1930, mais à cette époque le livre se fût vendu 25 centimes! Maintenant, on publie n'importe quoi dans les grandes collections. Alors, pourquoi vous en parler? Tout bêtement parce que quelques personnages homosexuels mêlent leur destin à beaucoup d'autres dans cette intrigue sans queue ni tête. Un écrivain se livre à des orgies terriblement modern-style (qui font penser à une scène du film «Le troisième sexe») jusqu'au moment où il s'amourache d'un collégien obtus et sans cœur. Il découvre près de lui l'horreur du libertinage, ou les approches de l'âge, et en fait son fils adoptif. C'est tout et c'est trop. Si encore cette situation était analysée et décrite avec un peu de talent! Mais il est rare d'être à la fois aussi invraisemblable et aussi banal.

J'ai laissé tomber ce livre dans la corbeille à papiers. En voici un autre qui, sans mériter les honneurs de votre bibliothèque, est distrayant. Je vous le recommande pour lire en voyage ou, si nous étions encore en été, sur la plage. Il porte un joli titre: «Les plaisirs infinis», et c'est le premier roman de Jean Chalon (2). Nous sommes invités à suivre les aventures de la famille Vaquez dans une région de fantaisie, moitié provençale, moitié catalane. De tous temps, cette honorable famille s'est consacrée à donner ou plutôt à vendre le plaisir; ses filles exercent candidement le plus vieux métier du monde et ses garçons prêtent leur corps aux dames ou aux hommes selon l'occasion. C'est une tribu prospère et soucieuse de ses convenances qui considère le sentiment comme une sottise et le mariage comme un crime. Et pourtant, voici qu'une des filles, la jolie Carmen, refuse de suivre le noble exemple qui lui est donné: elle veut rester pure et se consacrer chastement à la danse. Son seul compagnon est un gentil garçon nommé Guitare qui n'a pas tant de scrupules avec les hommes mais est trop sentimental pour faire jamais fortune. Les tribulations de la famille Vasquez pour ramener au sens du devoir ce méchant couple forme la trame du roman. C'est vivant, coloré, imprévu comme une Comédia del Arte, un peu inconsistant, bien écrit et jamais vulgaire. Finalement, si Carmen était indocile, ce n'était pas par vertu mais parce qu'elle aimait les dames. En compagnie d'une amie très chère, elle monte une maison de danse consacrée au culte de Sapho, qui fait fortune, évidemment. Il y a Guitare et le trop beau cousin, les mères inquiètes, les aventures providentielles, on ne s'ennuie pas un instant avec eux. Cela ne se raconte pas, mais cela se lit avec un plaisir qui, pour ne pas être infini, est léger, pétillant. Sitôt refermé le livre, les souvenirs s'évaporent, mais, quand même. ne le jetez pas, vous serez peut-être content de le retrouver un jour de pluie . . .

Je parlais au début de cette Chronique de la chance rare que constitue la lecture d'un bon roman et de la joie qu'éprouve le critique à pouvoir le recommander. La patience étant (presque) toujours récompensée, en voici un. «Acier» de Guy Ponce de Léon (3) m'a ému, attaché; j'allais écrire: bouleversé; ce qui eût été un peu trop, mais il s'en est fallu de peu. Jean Acier est un garçon sorti de l'Assistance publique qui n'a pas toute sa raison. Il vit en vendant ses charmes, plus exactement en faisant le «Jules pour Carolines». Mais cela ne lui suffit pas pour manger chaque jour.

Il croit avoir un don pour prévoir ce qui va lui arriver, il se laisse ainsi entraîner à toutes ses impulsions, et ses impulsions sont de voler, de tuer. Ce n'est pas sa faute, son esprit n'est pas éveillé, il ne conçoit pas le mal. Sans être idiot, il est comme un animal, érotique et inconscient. Un jour, il tue une vieille femme pour la voler, puis il dépense bêtement son argent, se vante un peu trop dans les «boîtes de tantes» qu'il fréquente, prend peur, s'enfuit. Bien entendu, il sera rattrapé bientôt par les gendarmes, il se laissera prendre sans lutter car cela aussi il l'a «vu» à l'avance. Quel joli chapitre, au passage, sur sa tendresse pour un chien perdu qui causera sa perte! On ne peut pas ne pas plaindre, ne pas aimer un Jean Acier.

Mais ceci n'est que la première partie du livre. Car Acier a une mère qui l'a abandonné à sa naissance et le récit du drame dans les journaux bouleverse la vie de cette femme qui s'était installée sans amour dans un confort égoïste. Un espoir, de racheter ce qu'elle a perdu, un remords vont changer la vie de cette femme . . .

Il paraît qu'on reconnaît le talent d'une histoire au fait qu'elle ne se laisse pas conter en quelques lignes. Je suis bien maladroit pour résumer celle-ci, j'y renonce. C'est une belle et triste histoire qui laisse une impression profonde. J'ai pensé en la lisant aux romans de *Michel del Castillo*, c'est un compliment. Une histoire dure et tendre. Et brève! Ce roman si plein dont le souvenir est lourd au cœur n'a que 208 pages largement imprimées. Belle leçon pour les écrivains qui s'obstinent à noyer le lecteur dans le flot d'ennui des romans-fleuves.

Pour «Acier», aucun doute sur la place à lui réserver: ni la corbeille à papier comme pour «Un si joli petit monde», ni le dessus d'armoire suffisant pour «Les plaisirs infinis». Mais un rayon de votre bibliothèque facile à atteindre.

R. G. D. Octobre 1961.

1) Editions de la Table Ronde 1961
2) Editions du Seuil 1961
3) Editions Julliard 1961

Chronique des Films

Enfin, le cinéma commence à se dégeler! Les ligues de moralité et les préjugés cèdent quelques points et nous pouvons espérer voir d'ici une dixaine d'années le cinéma rejoindre le théâtre et la littérature pour étudier le sujet «tabou» par excellence: l'homosexualité. On n'en est encore qu'aux signes avant-coureurs. J'ai signalé dans une précédente chronique quelques timides tentatives cinématographiques; elles se multiplient dans tous les pays et dans tous les styles.

Je ne vous signale que pour mémoire et pour vous inciter à saluer ces louables essais : d'abord le «Spartacus» très hollywoodien de Kirk Douglas, évocation antique à grand spectacle, grand écran, grande figuration et grande puérilité historique. Mais enfin, le charmant Tony Curtis n'hésite pas à jouer dans cette super-superproduction le rôle d'un esclave dont les mœurs ne laissent aucun doute et dont les rapports